

LA JEUNESSE CONTEMPORAINE

ET L'ÉVANGILE

« Les jeunes gens se lassent et se travaillent, même les jeunes gens d'élite tombent lourdement. Mais ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent de nouvelles forces, les ailes leur reviennent comme à l'aigle; ils courront et ne se lasseront point, ils marcheront et ne se fatigueront point. »

Esaïe, XL, 30, 31.

Il est un mot, mes chers frères, qui a toujours le privilège de charmer nos oreilles et d'émouvoir nos âmes, c'est le mot de *jeunesse* ou celui de *jeunes gens*.

La jeunesse! la période de la vie où s'allument et brillent à la fois toutes les saintes flammes qui réchauffent notre cœur et donnent quelque prix à l'existence, la passion du beau, la foi à la liberté, au progrès, au bonheur, à l'idéal! Les jeunes gens!

la portion la plus animée et la plus vivante de notre société, la joie de nos maisons, l'espoir de nos familles, l'avenir de l'Eglise et du pays!..... Aussi, c'est dans le souvenir de sa jeunesse depuis longtemps évanouie, que le cœur flétri du vieillard puise encore quelque ardeur, c'est sa jeunesse que l'homme de l'âge mûr voudrait ressaisir et prolonger, et c'est sur les jeunes gens que le chrétien, le ministre de Jésus-Christ tourne sans cesse un regard plein d'amour et de sollicitude qui semble dire à la vue de cette génération nouvelle s'élançant dans la carrière : Que sera-ce de ces jeunes gens ?

Or, mes frères, j'ai le regret de le penser, le spectacle que nous offre l'état général de la jeunesse contemporaine est bien propre à mêler quelques craintes à nos espérances. Je n'ai nul goût, croyez-le bien, à faire le procès à mon temps ; je n'aime pas non plus l'exagération dans la chaire de vérité : pour vouloir frapper fort, il ne faut pas cesser de frapper juste. Il m'est donc doux et aisé de reconnaître, qu'il y a de nos jours, en bien des lieux, j'oserais même ajouter, surtout dans notre ville et dans notre Eglise, des jeunes gens qui répondent à des degrés divers aux espérances qu'ils ont fait naître, et chez lesquels l'esprit de travail, d'ardeur, de piété est encore vivant.

Mais j'en appelle à l'expérience ; ces traits sont-ils la règle ou l'exception ? Il y a quelques années, une voix austère et généreuse laissait échapper, au milieu d'une de nos plus brillantes assemblées littéraires, les plaintes que voici :

« Il est au sein de cette chère jeunesse une por-
« tion trop nombreuse, plus nombreuse peut-être
« qu'autrefois, qui semble déjà languir, indiffé-
« rente et énervée, les yeux détournés de tout but
« élevé, de toute responsabilité personnelle ; tiède
« et défiante à l'endroit de tout ce qui s'élève au-
« dessus du niveau commun, idolâtre de la force et
« de la multitude qui en est le symbole. On la di-
« rait fatiguée avant d'avoir combattu, découragée
« par des périls qu'elle n'a pas courus, affamée d'un
« repos qu'elle n'a pas mérité et résignée aux fausses
« joies d'une sécurité éphémère ¹. »

Avec quelques restrictions peut-être, ces pénibles paroles n'ont pas cessé d'être vraies. Oui, la jeunesse de notre époque manque de force, de mouvement, d'élévation, de vraie vie ; la jeunesse, pour tout dire, manque de *jeunesse*.

Faut-il se résigner ? Non, mes frères, non. Il est

1. Discours de M. de Montalembert à l'Académie française en août 1857.

pour cet âge, comme pour tous les âges, une source toujours jaillissante de lumière et de vie. Cette source, c'est la Religion, la vraie religion, l'Evangile de Jésus-Christ, que le monde juif a prophétisé, que réclamait la soif trompée du monde païen, et que réclame aussi la soif trompée du nôtre. Cet Evangile a parlé pour tous les temps et pour tous les âges, il a surtout parlé pour vous, jeunes gens. Il n'est aucun de vous qui, en certains jours, à certaines heures, n'ait soupiré après un renouvellement intérieur profond et durable. Ce renouvellement, j'allais presque dire ce *rajeunissement*, il vous est promis, il vous est assuré. C'est pour vous qu'a été écrite cette magnifique parole du prophète : « C'est
« lui qui donne de la force à celui qui est las, et
« qui la multiplie à celui qui n'a aucune vigueur.
« Les jeunes gens se lassent et se travaillent, même
« les jeunes gens d'élite tombent lourdement.
« Mais ceux qui s'attendent à l'Eternel reprennent
« de nouvelles forces, les ailes leur reviennent
« comme à l'aigle ; ils courront et ne se fati-
« gueront point, ils marcheront et ne se lasse-
« ront point. » Et encore celle-ci¹ : « Ta jeu-

1. Psaume ciii, 5.

nesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. »

J'ai à cœur de vous le montrer, mes jeunes amis. Je voudrais examiner avec vous ce qui manque à la jeunesse de notre temps et comment l'Evangile pourrait le lui donner. Vous supporterez ma sévérité. Quoique plus avancé que vous dans la carrière de la vie, j'ai encore quelque souvenir de vos besoins et de vos combats ; je crois pouvoir dire que je vous aime, et j'ajoute que, malgré toutes mes craintes, je n'ai pas cessé d'espérer en vous.

Et vous, mes frères et mes sœurs en Jésus-Christ, qui avez dépassé cet âge de la vie, vous surtout, pères et mères qui m'écoutez, vous ne serez ni surpris, ni affligés que je m'adresse cette fois à vos jeunes gens. Leur parler, c'est bien parler pour vous : leur bonheur n'est-il pas votre bonheur ? c'est même parler à vous, parler à tous, car hélas ! au fond, vous le reconnaîtrez à mesure que nous avancerons dans notre étude, dans la génération qui s'en va comme dans la génération qui s'élève, nous retrouvons le même mal, qui réclame le même remède.

Une des premières idées que réveille ce mot de

jeunesse, est l'idée d'élan, d'entrain, d'*enthousiasme*.

Je ne crois pas me tromper, en disant que c'est là aussi une des premières lacunes de la jeunesse de notre époque. Ce qui domine chez elle, — j'écarte toujours les exceptions — c'est plutôt la froideur, la lassitude, l'esprit d'égoïsme et de calcul. Ai-je besoin d'en fournir la preuve ? Les faits parlent assez haut. Pour surprendre le mal à ses origines, interrogez les hommes qui voient de près la jeunesse et surveillent ses premiers pas dans les Collèges, dans les Universités. Que vous diront-ils ? Que le niveau des études scientifiques s'est élevé, oui sans doute ; que les matières d'examen ont été toujours s'accroissant, oui encore ; mais aussi que beaucoup des jeunes gens travaillent bien plus pour atteindre un but matériel et positif, que pour déployer leurs forces, développer leurs facultés, élargir et ennoblir leur esprit et leur cœur. Ils sont rares, de plus en plus rares, assure-t-on, ceux qui se passionnent pour la poésie, la littérature, la philosophie, la science pure, ces nobles idoles d'un autre âge. Ce qu'on recherche, ce qu'on poursuit en général, c'est la fin d'une existence de réclusion ou de labeurs, c'est, tranchons le mot, le diplôme. Et

combien encore qui s'arrêtent avant d'avoir accompli leur tâche, et se résignent sans efforts et sans remords à la perspective de passer leur vie dans une molle et funeste oisiveté.

Mais au moins, tous ceux qui sont arrivés et qui ont échangé la vie réglementée des établissements universitaires contre une existence plus libre, vont tourner leur esprit vers les grands intérêts et les nobles pensées ! La Philosophie, si ce n'est la Religion, la haute littérature à défaut de la Poésie expirante et, ne craignons pas de le dire, l'amour au moins, un noble et chaste amour vont remuer leur cœur, et en faire jaillir la flamme cachée ! Hélas, mes frères, c'est là l'exception, la trop grande exception. Le besoin de parvenir vite, la soif de l'argent et des faciles jouissances qu'il procure, l'attente et quelquefois la poursuite d'une place lucrative, d'un riche mariage, voilà pour plusieurs toute leur philosophie... et tout leur amour. Je me souviens encore du visage attristé d'un vieillard de mes amis à l'issue d'un entretien qu'il venait d'avoir avec quelques-uns des représentants de la jeune France, appartenant comme lui à une des carrières libérales. Il s'agissait d'une cause généreuse, d'une de ces causes sur lesquelles il semble

qu'il ne peut pas y avoir deux avis. C'était lui, le vieillard de soixante-dix ans, qui l'avait défendue; les autres, des jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans, étaient restés froids; ils avaient fait des objections, ils avaient opposé je ne sais quelles raisons vulgaires et égoïstes. — De notre temps, s'écriait-il, pour des causes pareilles nous étions tous de feu; aujourd'hui, ils sont tous de glace! — Il exagérait, le noble vieillard! il transfigurait quelque peu le passé, il calomniait bien aussi un peu le présent; mais avait-il entièrement tort?

Quel est le secret, quelle est la cause de cette grande lacune? C'est, vous le reconnaîtrez bien vite, jeunes gens, l'oubli du vrai sens, du vrai but de la vie, c'est l'absence d'un idéal pur, fortifiant, immuable. Et cette absence d'idéal tient elle-même à une absence de foi, de convictions morales et religieuses, je dis de convictions, remarquez-le, et non pas seulement de traditions. Le scepticisme, un scepticisme pratique, aussi bien que théorique, voilà le ver rongeur qui, depuis quelques années surtout, dans tous les domaines, — car toutes les sphères de la vie se tiennent, — travaille au milieu de vous et menace de détruire le nerf du mouvement et de

la vie. Si le suprême intérêt, le principe et le centre de l'existence humaine, ce n'est plus Dieu, le Dieu vivant et personnel, ce n'est pas non plus la vérité qui relève de lui, ni la justice, ni le devoir; ce sera l'utile et l'agréable. Que voulez-vous que devienne alors ce sanctuaire intérieur où croissent et fleurissent tous les sentiments généreux, toutes les nobles pensées? Il tombe et s'écroule pierre à pierre, et de cette âme, faite pourtant avec un rayon du soleil des esprits, vous n'entendrez plus guère sortir qu'un mot : le plaisir, le plaisir !... Et ce mot, jeunes gens, ne l'avez-vous pas quelquefois entendu autour de vous? Ne l'avez-vous jamais prononcé?

Je ne connais pas d'autre remède à ce mal, à cet horrible mal, que l'Évangile, largement, mais profondément compris. Qu'apprendrez-vous à son école, mes jeunes amis? Vous apprendrez que, par delà ce monde visible, le monde de la matière et des sens, il est un autre monde, le monde moral et spirituel, bien autrement beau, bien autrement grand, et d'une éternelle durée. Vous y apprendrez, qu'issus, par la meilleure partie de vous-mêmes, de ce monde supérieur, créés à l'image de Dieu, destinés à la justice et à la sainteté, vous ne

pouvez vivre uniquement de pain, c'est-à-dire de plaisirs et de succès mondains, et qu'il vous faut une nourriture plus conforme à votre destinée : la parole et la volonté même de Dieu. Vous y rencontrerez la société de tous ces enfants de Dieu qui ont combattu le bon combat de la foi et de la charité et ont laissé après eux toute une postérité spirituelle. Vous y verrez rayonner dans tout son éclat l'auguste figure de Jésus de Nazareth, le type de la pureté morale, l'incomparable modèle et ami des jeunes gens, le Sauveur puissant et miséricordieux des âmes abattues et découragées. Et alors, si votre conscience n'est pas morte, si vous n'avez pas donné votre âme tout entière en pâture à la chair, si l'Esprit de Dieu de qui vient toute grâce excellente, continue à agir, quelle étonnante révolution s'opèrera dans votre esprit et dans votre cœur ! Comme elles apparaîtront distinctement à vos regards, ces réalités spirituelles que vous n'aperceviez que confusément et à travers un voile ! Comme vous vous prendrez à aimer tout ce qu'il faut aimer et à haïr tout ce qu'il faut haïr ! — L'Évangile est la vérité ; il y a un Dieu, il y a un Sauveur, il y a une vie spirituelle et éternelle ! Mais alors plus de doutes, plus de lâche abandon de moi même.

Vérité, justice, devoir, sainteté, vous n'êtes pas les rêves d'un cerveau affaibli ou d'un cœur exalté, vous êtes les grandes, les seules grandes réalités ! Vous ne planez plus devant mes yeux comme des ombres insaisissables, je vous vois, je vous contemple, je vous possède... Et, en vous retrouvant, je les retrouve aussi, toutes ces choses « aimables, pures, justes, où il y a quelque louange et quelque vertu, » et qui découlent de vous : poésie, liberté, patriotisme, amour ! C'est à vous mieux connaître, à vous mieux saisir, ô saintes réalités, que je veux consacrer ma jeunesse et ma vie ! car la vie, la jeunesse elle-même, ce n'est pas pour jouir qu'elles m'ont été données, c'est pour chercher le vrai, c'est pour aimer et pratiquer le bien, c'est pour suivre et glorifier Dieu, le Dieu de mon Seigneur Jésus-Christ. Arrière de moi, passions charnelles, doutes éternels, arrière aussi égoïste et lâche oisiveté. Le poète a dit vrai : Des ailes, des ailes !... Et elle s'allumera, elle sera déjà alors allumée en vous, jeunes gens, la flamme du vrai et pur enthousiasme, l'amour de ce qui est divin et éternel ; et, tandis qu'autour de vous la triste phalange des voluptueux et des désœuvrés restera courbée vers la terre, fatiguée et vieillie avant l'âge, vous vous sentirez

monter, monter toujours vers les sereines régions de la lumière et de la vie, réalisant ainsi la parole du prophète : « Les jeunes gens se lassent et se tra-
« vaillent, même les jeunes gens d'élite tombent
« lourdement. Mais ceux qui s'attendent à l'Éter-
« nel reprennent de nouvelles forces, les ailes leur
« reviennent comme à l'aigle; ils courront et ne
« se laisseront point, ils marcheront et ne se fati-
« gueront point. »

Une autre idée que suscite en nous ce mot de jeunesse est l'idée de *joie* et de *félicité*. La jeunesse, c'est le printemps de la vie, c'est l'âge du sourire et du bonheur.

Le sourire, le sourire joyeux et confiant, ah ! mes chers frères, ce n'est pas sur les lèvres de notre jeunesse qu'on le voit habiter. Le bonheur, le vrai bonheur, c'est pour elle moins qu'un rêve, c'est une vaine chimère. Quoi de plus triste que la majeure partie de la jeunesse mondaine du jour ! Passe encore si c'était une noble tristesse, celle qui naît du sentiment de la distance qui sépare la réalité de l'idéal ; mais la tristesse de nos jeunes gens est une tristesse froide, sans attendrissement, sans retour

sur soi-même, sans aspiration et sans avenir ; c'est la tristesse de l'ennui, l'ennui de cœurs désillusionnés, vieilliss, et, comme on dit, *blasés* avant l'âge. Je vous épargne ici la preuve, mes chers frères, vous pouvez aisément la fournir vous-mêmes. Ouvrez quelques-uns de nos livres de littérature, de poésie — s'il en est encore, — parcourez nos revues les plus accréditées, nos romans les plus en vogue ; faites mieux encore, entrez en conversation un peu intime avec quelques-uns de ces jeunes hommes qui vivent dans le monde, et vous ne tarderez pas à vous en convaincre. Il y a quelques semaines, dans le voyage que j'avais à faire pour me rendre à une fête religieuse qui a été l'occasion de ce discours ¹, m'entretenant avec un jeune homme, d'ailleurs aimable et distingué, sorti d'une de nos grandes écoles, et qui n'a pas atteint trente ans, je recueillis, en réponse à une réflexion que je venais de faire sur un sujet analogue à celui-ci, ce soupir échappé de ses lèvres et du plus profond de son cœur : « Ah ! la joie, elle n'est plus de notre temps et de notre âge ! » Jeunes gens, ce jeune homme n'a-t-il pas dit vrai ?

1. Ce discours a été prononcé pour la première fois en octobre 1862, aux anniversaires de l'Institut d'orphelins de Tonneins et de celui de Saverdun.

Il vous semble pourtant, mes chers amis, que si quelque chose est peu propre à conjurer cet esprit de tristesse et d'ennui, c'est la Religion que je viens vous prêcher, c'est la piété. La piété ! ah ! je le sais bien, elle éveille dans l'esprit de la plupart d'entre vous les plus pénibles impressions, les plus fastidieuses images ; loin d'être une source de sérénité, elle vous fait l'effet d'un trouble-fête, tranchons le mot, d'une sorte d'éteignoir intellectuel et moral...

Je n'ignore pas, mes frères, qu'il peut y avoir, qu'il y a, hélas ! une manière de pratiquer et de présenter l'Évangile qui motive ces impressions. Il est une piété formaliste et bigote, ou étroite et monotone, qui fait fuir la joie, comme la froide bise chasse devant elle nos derniers beaux jours d'automne. Mais ce n'est là qu'une contrefaçon ou un exemplaire tronqué de la vraie et évangélique piété. Si j'ouvre l'Évangile et que j'écoute Jésus-Christ, l'un des premiers mots que je recueille de cette bouche qui n'a jamais menti, c'est le mot de *bonheur* : Heureux ! heureux ! nous dit-il par huit fois dans les béatitudes de son incomparable discours sur la montagne. Et l'un des derniers mots que je rencontre encore dans ce suprême entretien qu'il eut avec ses disciples, quelques heures avant

sa mort, c'est le mot de *joie* : « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit accomplie en vous... » Mais je le comprends, cette considération ne peut vous suffire; il nous faut entrer plus avant dans cette partie si importante de notre sujet.

Où est la source de la vraie joie? Croyez-le bien, jeunes gens, elle n'est pas, elle ne peut pas être au-dehors, c'est au-dedans qu'il faut la chercher; c'est des entrailles même de votre être intérieur qu'elle doit jaillir. Si vous voulez que je sois joyeux, sérieusement joyeux, donnez-moi un motif personnel et permanent que le monde extérieur ne puisse détruire ni altérer. Or, ce motif, l'Évangile seul peut le donner au jeune homme, comme à l'homme de l'âge mûr. Ce qui vous désenchante, mes jeunes amis, ce qui jette sur le présent et sur l'avenir le sombre voile de l'ennui, c'est que vous manquez d'harmonie intérieure, d'harmonie entre votre cœur qui veut être heureux — et il a raison — et votre conscience qui ne vous permet pas de l'être dans le péché; d'harmonie encore entre votre âme qui, instinctivement, aspire à Dieu et ce Dieu qu'elle ne peut pas ne pas se représenter comme celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. La cause, la vraie cause de votre tristesse, c'est le

sentiment, obscur ou avoué, de votre état de faiblesse et de chute morale. Supposez que cet état prenne fin, que la réconciliation entre vous-même et vous-même et entre vous-même et Dieu s'accomplisse, que la puissance du mal soit vaincue et qu'une ère nouvelle de pardon et de paix, d'amour et d'espérance, s'ouvre devant vous; dites-moi si un pareil fait, un tel miracle, ne fera pas surgir dans votre cœur l'étincelle sacrée, la douce flamme de la joie. Mais ce fait, ce miracle, c'est toute l'œuvre du christianisme, disons mieux de Jésus-Christ, de Jésus-Christ cru, accepté, embrassé par la foi. La réconciliation, une réconciliation profonde et décisive de l'homme avec Dieu et avec soi-même, voilà le grand mystère de piété. Quand c'est dans une âme découragée, mais parée encore de jeunesse et pleine d'avenir que cette œuvre s'accomplit, oh! comme tout est changé en elle et autour d'elle!... Celui qui vous parle — vous me permettrez ce souvenir personnel, car, en ce jour, j'éprouve un besoin plus qu'ordinaire de faire de la prédication un entretien direct de mon âme avec la vôtre, — celui qui vous parle ne peut se rappeler sans émotion l'immense et pure joie que lui apporta une transformation semblable. Il était jeune,

bien jeune encore, et atteint déjà de la maladie du siècle, il répétait et s'appliquait plus d'une fois avec un triste orgueil ce mot du poète alors tant aimé :

Mon cœur est las de tout, même de l'espérance.

Et quelque temps après, quand l'Évangile, que je n'avais pas d'abord compris, se révéla à mon cœur, quand j'appris à savoir ce que c'est que d'avoir Dieu pour Père et Jésus-Christ pour Sauveur, j'aimais — il m'en souvient — à redire et à écrire ce vers d'un autre poète, le grand génie du moyen-âge, qui a sondé à la fois les profondeurs de l'enfer et les mystères de la vie nouvelle :

« Mon cœur était si changé que je ne le reconnaissais plus pour le mien ¹. »

Ce n'est pas, jeunes gens, — car je ne veux pas vous surprendre — qu'il n'y ait dans la vie selon l'Évangile que des heures de joie et de sérénité; les douleurs, les larmes même, n'y sont pas inconnues. Quelle douleur que celle qu'éprouve un cœur qui veut se donner entièrement à Dieu, et qui, si souvent, se tourne vers le péché! Quelles larmes que celles que l'on verse après une chute morale! Mais

1. Le Dante, *Vie nouvelle*.

noble douleur après tout, larmes fécondes que, si vous les connaissiez bien, vous ne voudriez pas échanger contre tous les éclairs trompeurs de la passion satisfaite.

Et puis, si vous saviez comme cette joie intérieure de la réconciliation, de la communion avec Dieu par Jésus-Christ, illumine pour le jeune chrétien toutes choses ! Vous ne sauriez nommer une seule jouissance légitime qu'elle ne touche et n'agrandisse encore.

Sera-ce la jouissance que donne le spectacle de la nature ? Mais, pour le jeune homme qu'anime l'esprit de piété, les beautés de la création si souvent muettes pour un esprit mondain, s'animent et se colorent par la pensée que derrière ces magnificences se cache ou plutôt se révèle, non pas ce Dieu insensible et mort qui se confond avec son ouvrage, mais cet Être personnel, vivant, agissant et aimant, dont les cieux et la terre racontent la gloire, et qu'il ose appeler « le Père qui est au ciel. » — Je suis doublement ému, disait un jeune chrétien, qu'on trouva les yeux baignés de larmes, en face de l'Océan, qu'il contemplait pour la première fois, en pensant que le Dieu de la création est aussi le Dieu de la Rédemption...

Citez-vous les jouissances que procure l'amitié ? Ah ! la véritable, l'inaltérable amitié, elle est surtout entre deux esprits qu'unit, avec toutes les autres harmonies naturelles, la communauté de foi et d'espérances. Que sont devenues la plupart de ces tendres amitiés de collège ou de ces intimes liaisons formées dans le monde ? « Où sont les neiges d'antan ? » dirons-nous avec un écrivain de notre vieille France. Mais que d'amitiés chrétiennes ont survécu aux orages de la vie ! Et quel charme dans cette sorte d'attachements ! Quelle force pour deux amis que la distance et le temps ont séparés que de se retrouver toujours assis sur le même fondement, ce fondement que l'Écriture appelle le « Rocher des siècles ! »

Ou bien encore, invoquerez-vous les joies sacrées de la famille ? Mais si quelqu'un peut les savourer sans mélange, c'est le jeune disciple de Jésus-Christ qui ne cherche pas son bonheur au dehors, mais au dedans, et qui, précisément parce qu'il s'efforce de garder son cœur de tout ce dont il faut le garder, sait le donner, mieux que pas un autre, le donner et l'ouvrir à toutes les affections pures et légitimes. Je ne voudrais pas tomber dans l'idylle, je sais bien que dans la réalité, par l'effet non de la piété,

mais du péché, il y a à ce tableau bien des ombres, mais je ne puis m'empêcher de suivre le jeune chrétien au sanctuaire du foyer domestique. Respectueux et attentif pour son père, plein de tendresse et d'abandon envers sa mère, aimable et prévenant dans ses rapports avec ses jeunes frères et ses jeunes sœurs, animé d'ailleurs, selon son tempérament, d'un esprit de franche gaieté ou d'une sérénité douce, il est vraiment la lumière et la joie de la maison. Et, quand arrive le moment où il devient à son tour chef de famille; quand, cédant à un attrait naturel de son cœur, mais déterminé surtout par des convenances morales, il a le bonheur de conduire dans sa maison la femme qu'il s'est choisie, la même bénédiction l'accompagne. L'expérience l'a mille fois démontré, le ménage le plus heureux est le jeune ménage chrétien. Unir à l'attrait d'une affection mutuelle, la force d'une foi commune et d'une commune espérance; partager les mêmes plaisirs et les mêmes devoirs; s'intéresser aux mêmes travaux et aux mêmes pensées; combattre ensemble le même combat; ensemble lutter, souffrir, prier, s'humilier même, oh! quelle pure et ineffable félicité!...

Et ne croyez pas que cette félicité s'altère avec

l'âge. Si elle sait remonter à sa source, le temps ne l'use pas. Une union vraiment chrétienne porte avec elle le principe d'une fraîcheur et d'une jeunesse sans cesse renouvelées... N'avez-vous jamais rencontré — j'ai eu plus d'une fois ce privilège — un de ces vieux ménages dont l'amour de Dieu en Jésus-Christ est le lien. Voyez : les ombres du soir s'allongent pour eux dans la plaine, la grâce et la force se sont depuis longtemps évanouies, le visage est ridé, les cheveux ont blanchi, l'esprit lui-même a perdu de sa verdeur. Et cependant, sous ces ravages du temps, sous ces neiges de l'hiver, vous apercevez encore comme les signes d'un immortel printemps. Tout a changé, sauf une chose : le cœur, le cœur chrétien ; il est là, toujours vivant et toujours chaud, et avec lui demeure la capacité d'aimer et de se réjouir en Dieu. Ces deux vieux époux s'aiment encore, ils s'aimeront jusqu'à la fin et c'est à eux qu'on peut appliquer ces mots prononcés par un grand théologien de l'Allemagne qui, parvenu à la vieillesse toute blanche, disait en mettant la main sur son cœur : « Je suis éternellement jeune¹ ! » — Oui, en vérité, « les jeunes gens se lassent et se travaillent,

1. Mot de Schleiermacher.

même les jeunes gens d'élite tombent lourdement. Mais ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent de nouvelles forces, les ailes leur reviennent comme à l'aigle ; ils courent et ne se fatigueront point, ils marcheront et ne se lasseront point. »

Ce que nous venons de dire, nous amène par une transition bien naturelle à la dernière partie de notre sujet. L'idée de jeunesse s'associe enfin à l'idée d'expansion, de développement, de *progrès*.

C'est là que nous vous attendions, diront sans doute plusieurs de ceux qui m'écoutent. S'il y a quelque chose qui caractérise notre siècle, c'est certainement cette grande et éclatante réalité qu'on appelle le Progrès. Regardez autour de vous : quelle activité, quel mouvement dans toutes les sphères de la vie, dans l'industrie, dans la science, dans l'art, dans la théologie elle-même ! Ne dirait-on pas que le char de la civilisation, qui a cheminé si lentement dans le cours des siècles passés, veut racheter le temps et précipiter sa marche pour nous élever au plus haut sommet de nos destinées ! Et dans ce progrès, la jeunesse actuelle, quelles que soient ses lacunes et ses défaillances, n'a-t-elle pas sa part, sa-

grande part? N'a-t-elle pas, elle aussi, entendu le mot d'ordre de notre temps : *En avant!* Viendrez-vous dire qu'elle est stationnaire ou rétrograde? »

Je ne méconnais pas, mes frères, ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation ; je n'ai pas, ni ne veux avoir les yeux fermés sur ce qui s'accomplit de bon et de grand à notre époque. Oui, le Progrès n'est pas pour moi un mot vide de sens, c'est un ouvrier patient et infatigable que le Maître souverain a placé à la garde du monde et qui, tour à tour silencieux et bruyant, calme ou terrible, fait sa tâche au milieu de nous. Oui, notre siècle est un siècle de mouvement et de progrès. Progrès dans l'exploitation du monde matériel : voyez comme, sous la main de l'homme, au moindre signe, la nature tout entière se courbe et se transforme pour satisfaire à tous nos besoins et à tous nos caprices. Progrès dans la sphère des idées : quel essor dans les sciences naturelles, mathématiques, industrielles, économiques, et quelles merveilleuses applications de leurs calculs les plus abstraits et de leurs plus lointaines découvertes ! Progrès enfin, je ne crains pas de le dire, dans le domaine des connaissances morales et sociales : cette intelligence de plus en plus nette des droits de l'homme et de la société, cette

mise en lumière des principes jadis méconnus de justice, de liberté, de fraternité, et par suite ce respect de la dignité et de la personnalité humaines, cette horreur croissante de la violence et du sang versé, et, au milieu de nos bruits de guerre, la répugnance pour la guerre... ce sont là des progrès, des progrès évidents et universels! Et ces progrès, jeunes gens, je suis heureux de le dire, pour la plupart vous les avez salués de vos vœux, vous travaillez à les accomplir.

Et d'où vient cependant qu'au milieu de tous ces signes de développement, je rencontre tant de symptômes de déclin? D'où vient que, parmi vous, jeunes gens, on constate plus, infiniment plus de talents que de grands caractères, et plus de facilité encore que de talents? Pourquoi tant de promesses et si peu de résultats, tant de fleurs et si peu de fruits? Pourquoi ce long épuisement, cette stérilité persistante dans tous les domaines de la pensée? Pourquoi, en deux mots, cette profonde faiblesse morale, faiblesse dans le travail, faiblesse devant l'épreuve, faiblesse à l'heure du doute, faiblesse en face de la tentation?

Pourquoi?... C'est qu'à côté, au sein du progrès collectif, il est un autre progrès, le seul vraiment

digne de ce nom, qui, comme la joie, a sa source au dedans, dans le sanctuaire de l'âme. Progrès essentiellement individuel et moral, il peut se réaliser au milieu de toutes les décadences sociales, et il peut aussi manquer au sein de toutes les merveilles de la civilisation. Ce n'est pas en nous laissant porter sur le fleuve commun qui entraîne l'humanité que nous l'accomplirons, ce sera quand nous saurons remonter le torrent de nos passions et de nos lâchetés individuelles. Ce progrès-là, il est défini d'un seul mot par cette parole de l'Apôtre¹ : « L'homme extérieur se détruit, mais l'intérieur se renouvelle de jour en jour. » Au milieu de la tâche commune, accomplir la grande œuvre personnelle, celle de la conversion et de la sainteté; faire de Dieu le centre vivant et le terme final de sa vie; subordonner toujours la matière à l'esprit et l'esprit à Celui qui l'a donné; rester l'homme de son pays et de son siècle, le cœur ouvert à toutes les améliorations et à toutes les aspirations légitimes, mais devenir en même temps et de plus en plus l'homme de l'éternité; tel est, si je ne me trompe, mes jeunes amis, le progrès dans sa vivante et personnelle réalité.

Or, ce progrès, celui-là même qui vous manque,

1. 2 Cor., iv, 16.

j'en appelle à vos consciences, l'Évangile seul vous le donnera. — Que faut-il pour qu'un progrès s'accomplisse, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature? Il faut trois choses : un but nettement déterminé à atteindre, l'espoir d'y parvenir et la force qui y conduit. Or, ces trois choses, dans l'ordre moral, l'Évangile les apporte.

C'est l'Évangile qui, dans un siècle qui s'absorbe dans la matière ou qui, dans le domaine moral, ne croit plus qu'au relatif, à la nuance, et dédaigne l'absolu, vous fera trouver la vérité centrale et vous enseignera à discerner et à poursuivre le but, le vrai but de votre travail et de votre vie : la glorification de Dieu votre Père, dans la communion de son fils Jésus-Christ, votre éternel Sauveur et Modèle.

C'est l'Évangile qui, en ouvrant devant vous les perspectives de l'éternité et d'une éternité bienheureuse, vous communiquera l'espérance, l'espérance qui est à l'homme, surtout au jeune homme, ce que le vent est au navire, ce que l'aile est à l'oiseau.

C'est l'Évangile enfin, qui vous armera pour la bataille de la vie et vous garantira la victoire en vous couvrant de toute l'armure de Dieu, savoir le glaive de l'Esprit, l'épée de la Parole et le bouclier de la

foi. Avec l'Évangile, sérieusement saisi et vécu, il en sera de votre marche, comme « du sentier du juste, où le jour va croissant jusqu'à ce qu'il arrive à sa perfection... »

Connaissez-vous cette touchante allégorie par laquelle un des grands poètes de l'Amérique, trop peu connu parmi nous ¹, mettant à profit la légende gravée sur l'étendard des États-Unis : *Excelsior!* (plus haut!) nous dépeint le jeune homme que Dieu a marqué de son sceau et qu'il veut attirer vers lui dans le ciel. En vain, tandis qu'il marche, des séductions de toute nature essayent de l'arrêter ; c'est vers les hautes cimes qu'il a tourné les yeux, c'est vers elles qu'il porte toujours ses pas. A chacune des tentations du chemin, il entend une voix venant d'en haut qui lui dit : *Excelsior!*

C'est ainsi que j'aime à me représenter la marche du jeune chrétien. Il s'avance dans le sentier de la vie ; il rencontre quelques-unes de ces fleurs gracieuses qu'une bonne providence a jetées sur sa route : les joies de la famille, de la nature, de l'amitié ; il sait les cueillir en passant, ces fleurs de Dieu, il ne craint pas d'en admirer l'éclat, d'en savourer le parfum ; mais du sein de toutes ces

1. Longfellow.

joies, il entend la voix céleste lui dire : Excelsior ! plus haut ! — Il se livre avec une noble ardeur à toutes les préoccupations, à toutes les recherches de son pays et de son temps ; il ne recule devant aucun des grands combats de la vie publique ou privée, mais au milieu des bruits du dehors et du dedans, les yeux toujours fixés sur son Dieu et sur son Sauveur, le cœur toujours plus consumé de la soif de la perfection, aspirant à gravir de degré en degré jusqu'au sommet de cette échelle mystérieuse qui s'élève de la terre au ciel, il entend toujours, il entendra jusqu'à son dernier souffle la voix du ciel qui lui crie : Excelsior ! plus haut ! toujours plus haut ! jusqu'à l'heure glorieuse où, frappé lui aussi par l'ange de la mort et transporté dans le sein de son Dieu, il aura atteint le but tant désiré et recevra de son Maître ce magnifique témoignage : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de mon Royaume ». — Tu as dit vrai, ô prophète de Jérusalem, « les jeunes gens se lassent et se travaillent ; même les jeunes gens d'élite tombent lourdement. Mais ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent de nouvelles forces, les ailes leur reviennent comme à l'aigle ; ils courent et ne

se laisseront point, ils marcheront et ne se fatigueront point. »

Je m'arrête, mes frères, il en est temps ; je m'arrête, quoique je n'aie pas tout dit. Ma conclusion sera courte et pratique ; elle se résume dans un mot : Convertissez-vous ! — Convertissez-vous, jeunes gens, au Dieu de l'Évangile, au Dieu de Jésus-Christ, et vous connaîtrez la différence qu'il y a entre ceux qui servent Dieu et ceux qui ne le servent pas, et ils se révéleront à vous ces mystères de joie, d'enthousiasme et de progrès moral que j'ai essayé de sonder devant vous. Ne différez pas, je vous en conjure, ne renvoyez pas votre conversion. Attendre, c'est s'exposer à ne plus apporter à Dieu que les restes d'un cœur flétri et d'une vie usée. Attendre, c'est compromettre votre bonheur, c'est risquer votre salut...

Ce que j'ai dit pour ces jeunes gens, je l'ai dit aussi pour vous, jeunes filles. Le mal qui est en eux, sous des formes différentes, il est aussi en vous, n'est-ce pas ? Si j'en crois les propos du monde, cet esprit de faiblesse et de calcul, d'égoïsme et d'ennui, n'est pas entièrement étranger à la génération de nos jeunes filles et de nos jeunes femmes. Ah ! puisse la même vertu, — la vertu de la foi évan-

gélisque — s'accomplir dans votre infirmité, afin que, devenues, vous aussi, de nouvelles créatures, d'humbles et fidèles servantes du Seigneur, vous réalisiez en quelque mesure cet idéal de « la femme vaillante » dont nous parle le sage d'Orient, et dont « le prix, dit-il, surpasse de beaucoup celui des perles ¹. »

Et nous, parents et amis, qui avons dépassé l'âge de la jeunesse, mais non celui de la conversion et du progrès, ne nous rendons à aucun degré « complices de l'engourdissement moral de notre temps, » et, pour cela, portons au delà de ce monde qui passe nos regards et nos pensées sur le monde des réalités invisibles et éternelles, et, le cœur uni à Dieu et à son Christ, réalisons par la prière et par l'exemple, sous les yeux de ces jeunes gens, le vœu d'un des plus nobles chrétiens de notre âge².

« Et nous, déjà battus des vagues de la vie,
Nous dont le gouvernail a fatigué la main,
Prions, amis, prions, et de notre patrie
Disons leur les beautés, montrons-leur le chemin. »

1. Prov., xxxi, 10.

2. A. Vinet.